

HIÉRARCHIE DES VALEURS...

Autant la thèse de C.-A. Bon-temps (1) est riche de possibilités quand elle montre que la philosophie anarchiste est fondée sur le réel et doit s'étoffer avec le temps à mesure que se développe la connaissance, autant on a l'impression que l'auteur a rencontré des difficultés quand il lui a fallu appliquer aux concepts de hiérarchie et de valeur morale la méthode rationnelle qu'il propose.

Reconnaissant que la notion de hiérarchie économique (des revenus) est liée à une société structurée en classes, à une société où il existe des exploiteurs et des exploités, il montre que l'exploitation et l'inégalité économique dépendent étroitement l'une de l'autre. Jusque-là nous sommes d'accord, et pas seulement les anarchistes, puisque M. Raymond Aron, entre autres, dans un texte récent sur les fondements de l'inégalité, raisonne d'une manière analogue.

Cependant Bontemps affirme que même si l'égalité des conditions était réalisée il subsisterait des inégalités fondamentales dans le domaine des aptitudes, inégalités perçues en biologie et en neurophysiologie, que nous devons reconnaître comme telles sous peine de fonder sur des erreurs patentées nos convictions et nos actions. A ces inégalités fondamentales l'auteur rattache un ensemble de valeurs hiérarchisées, les valeurs morales.

Certes on ne peut nier qu'entre des personnes choisies au hasard il existe des différences dans le domaine de la connaissance. L'un saura mieux qu'un autre planter un clou, ou conduire une automobile, ou réparer une machine à laver, ou résoudre un système d'équations différentielles, ou soigner une maladie, ou jouer au bilboquet, etc..., etc...

On ne peut nier qu'entre des adolescents choisis au hasard il existe des différences d'aptitudes. C'est-à-dire qu'en se référant à un ensemble de critères étaillonnés on se donnera le droit de conclure, que l'un assimile mieux l'étude des mathématiques, l'autre la menuiserie, un troisième l'agriculture, etc...

On ne peut nier qu'entre les nouveau-nés pris au hasard il existe des différences congénitales. Les uns seront idiots, d'autres débiles mentaux, d'autres mongoliens, la plupart «normaux».

Mais dans des sociétés où les possibilités d'acquérir des connaissances ne sont pas dispensées également à tous, les différences dans l'acquis peuvent être imputées aux différences des conditions (ce qui n'interdit pas de supposer que certaines peuvent trouver leurs causes dans la constitution même des personnes en question). Toutefois même si les possibilités d'acquérir des connaissances étaient dispensées également à tous, il ne serait pas possible que tous apprennent tout. Poussé par ses goûts ou par les circonstances, chacun acquerrait au moins une spécialité. On ne peut pas affirmer que de telles différences dans le domaine de la connaissance relèvent d'inégalités irréductibles.

S'il semble qu'il y ait tout de même inégalité il faut en chercher la cause à l'étage en dessous, c'est-à-dire au niveau des aptitudes. Or à ce niveau le déterminisme du milieu a déjà joué. D'autre part il faudrait que les systèmes de références proposés puissent rendre compte des causes des différences, au lieu d'en dresser seulement le catalogue comme c'est actuellement le cas.

C'est seulement au niveau des nouveau-nés que le milieu ambiant a le moins joué (bien qu'ayant déjà eu une influence pendant le temps de la gestation, par l'intermédiaire du corps de la mère), c'est donc sur eux qu'on a le plus de chances de pouvoir déterminer des différences fondamentales, causes d'inégalités vraies et qui seraient uniquement des conséquences de l'hérédité. Or, si on pose a priori une hiérarchie

(1) Voir le *Monde libertaire* de février: *Notes sur l'Anarchisme et le Réel*, de C.A. Bontemps.

allant de la stupidité au génie (2), certains critères objectifs permettent de déceler les mongoliens, les idiots congénitaux, les débiles mentaux qui, malgré eux, resteront au bas de l'échelle; mais rien, actuellement, en pratique ou en théorie, ne permet de prétendre que ce braillard de trois mois qui cherche après un sourire ou un biberon, et qui n'a aucune tare connue, sera plus tard un nouveau Mozart, un nouvel Einstein, un nouveau Johnny Hallyday (3), un nouveau Picasso ou se montrera incapable de dépasser la condition du ramasseur de poubelles (4).

Il parait donc difficile d'accorder du crédit à une hypothèse dont on se rend compte, à l'analyse, qu'elle ne structure que des apparences.

C'est tout de même remarquable qu'un militant anarchiste qui se veut rationaliste (et qui, par ailleurs, montre qu'il sait l'être) se laisse ainsi séduire par des apparences. Accordons-lui qu'anarchistes ou non, rationalistes ou non, nous nous laissons tous prendre à de tels mirages à un moment donné. L'important est d'en rechercher le pourquoi, ce qui permet d'éviter le mirage actuel... pour se laisser abuser par le suivant, et ainsi de suite.

Quelles sont ces apparences? Quel est le mirage? Pour répondre à ces questions il faut remonter aux sources de l'établissement des hiérarchies sociales au cours de l'évolution des humanoïdes vers l'homo-sapiens. Les nécessités de survie, donc d'apprentissage de ce qui rend possible la survie, conduisent à valoriser le rôle des adultes et surtout des plus âgés parmi les adultes car leur expérience est plus affirmée. Au fur et à mesure de la complexification des sociétés et de la différenciation des tâches est apparue la nécessité de coordination. Et c'est au travers des nécessités et des possibilités que se sont dégagées des échelles empiriques de valeurs, échelles qui ont été modifiées cahin-caha au contact de nouvelles conditions de vie, en même temps que l'intérêt des exploiteurs et l'ignorance tendaient à maintenir la tradition alors que l'intérêt des exploités et la connaissance tendaient à la bouleverser.

Ainsi au cours des derniers siècles, on note dans les sociétés occidentales des transformations importantes au sein de ces échelles empiriques, en même temps qu'une tendance à l'unification. Le trait le plus marquant étant la diminution constante (sur une longue période, car au cours d'une vie d'homme, on remarque surtout des accidents) de la valeur accordée à la force physique alors qu'on prend de plus en plus en considération les fonctions mentales. Ce qui correspond à une lente, très lente, prise de conscience de la pensée par elle-même. La pensée, c'est-à-dire le fonctionnement d'une partie de l'encéphale (rien de moins, mais rien de plus qu'un fonctionnement).

Alors que la mise en cause de l'échelle empirique des valeurs n'est qu'à ses premiers balbutiements on s'attaque d'abord à la structure de l'échelle, à la place des échelons les uns par rapport aux autres. Ensuite, poussant l'observation des faits et la recherche des causes, on en vient à penser que ce n'est pas seulement l'ordre des valeurs qui est empirique, mais aussi peut-être le fait d'admettre qu'un tel ordre doit exister.

Il y a quelque temps dans «*Combat*» un croyant (5) reprochait plutôt bêtement à des athées de ne pas être immoraux, car pour lui comme pour l'un des Karamazov, si Dieu n'existe pas, tout est permis. Qu'on s'en réfère à un dieu ou à une échelle de valeurs, cela revient au même en principe, puisque on admet alors une codification des comportements humains extérieure à l'homme; puisqu'on en vient à se poser le problème du Bien et du Mal.

Or, par exemple, il ne s'agit pas de ne pas tuer parce que c'est mal. Tuer ou ne pas tuer ce choix implique des conséquences, met en cause des conceptions conscientes ou inconscientes de la vie en société. S'il s'est créé un code moral empirique enseignant (bien mal): «*Tu ne tueras point*», cela signifie que malgré leurs faiblesses, leur inconséquence, leur ignorance, la plupart des hommes au cours des âges se sont généralement rendus compte que pour eux comme pour autrui la vie vaut mieux que la mort. Rien de moins, mais rien de plus. Et ce n'est pas le code moral qui importe, mais la prise de conscience d'un fait.

(2) Et si on veut la poser autrement qu'a priori il faudra débarrasser le terrain de toutes les notions subjectives qui l'encombrent: génie, intelligence, talent, mérite, etc... Ou tout au moins donner des définitions rationnelles de ces notions.

(3) Notons au passage qu'il n'existe actuellement aucun moyen rationnel permettant de montrer que ce qu'a fait Mozart est meilleur ou plus mauvais que ce que fait Johnny Hallyday.

(4) Condition qui n'a rien d'infamant. Les ramasseurs de poubelles remplissent un emploi très utile (on s'en rend compte quand ils font grève), certainement beaucoup plus utile que celui de prêtre, de soldat... ou de «*frappeur de force*».

(5) Gabriel Matzneff.

Il ne faut pas prendre l'arbre pour la forêt et se contenter d'observer que les hommes ont senti le besoin de construire des systèmes de valeurs morales. Il faut aussi observer que les concepts moraux qui en sont issus ne font que symboliser les méthodes empiriques utilisées pour résoudre tant bien que mal les problèmes posés par les rapports entre les hommes à l'intérieur des sociétés. S'arrêter à la première observation revient à adopter dans le domaine de l'étude du comportement la même attitude que les alchimistes du Moyen Age adoptaient envers les produits qu'ils manipulaient, on stagne au niveau des recettes de cuisine.

Et admettre que ces valeurs morales, hiérarchisées, peuvent exister indépendamment des hiérarchies sociales, c'est ne pas reconnaître qu'elles ont pris naissance en même temps parce qu'elles ont les mêmes causes: les pratiques empiriques imposées par la nécessité de survie, puisque en ce domaine l'existence précède la connaissance.

Bien entendu les valeurs proposées dans la structure proposée peuvent impliquer des rapports humains plus élaborés, peuvent correspondre à moins d'empirisme; mais il faut alors reconnaître qu'on reste encore sous l'emprise de celui-ci, qu'on n'a pas encore su jeter les bases d'une vraie sociologie à la fois libertaire et rationaliste.

Marc PRÉVÔTEL.
